

gogue, accompagnés de leurs amis. Ils sont plus consolés et visités ce jour-là que les autres jours.

Ils s'habillent de deuil à la manière du pays où ils demeurent, mais sans y être obligés par aucun commandement. A la fin des sept jours, ils vont à la Synagogue où ils font allumer des lampes, et faire des prières et des aumônes pour l'âme du mort ; ce qui se réitère à la fin du mois et de l'année. Si le mort est un Rabbín, ou quelque personne considérable, on fait ce jour-là son oraison funèbre, ou son éloge. Le fils a coutume de dire tous les jours soir et matin à la Synagogue l'*oraison de Kaddisch*, pour l'âme de son père ou de sa mère, et cela onze mois de suite. Quelques-uns jeûnent tous les ans, le jour que l'un ou l'autre sont morts.

Les parents du mort allaient quelquefois pleurer sur son tombeau. Marie, sœur de Lazare, étant sortie de la maison pour aller au-devant de Jésus, on crut qu'elle allait pleurer au sépulcre de son frère. Les femmes de l'Orient, encore aujourd'hui, ont coutume d'aller accompagnées de quelques personnes au tombeau de leurs proches, où elles font d'étranges lamentations (1).

---

(1) J'ai été témoin, bien des fois, de cet étrange spectacle, à Bethléem, au Cimetière des Grecs Schismatiques.

Les Musulmans font aussi quelque chose de semblable, sur la tombe de leurs morts. Un matin que je revenais seul, de la Vallée de Josaphat, j'aperçus dans le cimetière Turc, derrière les murs de la Ville, une troupe de Maugrabins (Vois d'Afrique) rangés en demi-cercle autour d'un tombeau. Ils exhalèrent leur douleur, en faisant un balancement très-prononcé de gauche à droite et *vice versa*, les uns vers les autres et prononçant des paroles inarticulées. Lorsque ce mouvement se prolonge, il les porte jusqu'à la frénésie, jusqu'au paroxysme. Déjà mes